

La Maison-Dieu, 189, 1992, 105-130

Horace ALLEN

PRINCIPES ET PROBLÈMES DES LECTIONNAIRES

C'EST un privilège d'être invité à parler à ce congrès. Je regrette seulement que l'occasion en soit la maladie de mon ami écossais le Père John Fitzsimmons. Nous partageons ensemble la présidence de l'*English Language Liturgical Consultation*. Ainsi j'ai appris à le connaître comme un homme d'Église sensible et capable, un bibliste de valeur, et naturellement comme être humain très sympathique. Heureusement, j'ai passé avec lui un certain temps en mai dernier, alors que nous présentions un rapport sur le travail de la *Consultation*, en particulier sur la question de la réforme du lectionnaire, au conseil des évêques de l'ICEL (*International Commission on English Texts*) de l'Église catholique romaine. Nous eûmes alors des conversations sur ce qu'il attendait de la présente conférence. Depuis lors notre président, le Professeur De Clerck, m'a communiqué l'invitation adressée au P. Fitzsimmons pour aujourd'hui. Je vais donc dire, de mon propre point de vue, ce qui me paraît avoir été l'intention de l'exposé du P. Fitzsimmons. Toutefois, je

prends l'entière responsabilité de ce que je vais dire, tout en ayant confiance qu'il sera d'accord lorsque nous nous reverrons.

Permettez-moi en outre deux précautions avant d'aborder ce vaste sujet et ses champs de mines. La première est que j'ai eu moins d'une semaine pour me préparer. La deuxième est de reconnaître que je ne suis pas familier au même degré avec chacun des quatre systèmes de lectures dont il est question dans le dernier numéro des *Studia Liturgica*. J'ai une connaissance approfondie de la genèse du *Common Lectionary* et de sa révision en cours, mais je connais beaucoup moins bien l'*Ordo* de l'Église luthérienne d'Allemagne. A cause du rapport entre le *Common Lectionary* et le lectionnaire dominical romain, j'ai aussi étudié ce dernier, et, le printemps dernier, j'ai donné un cours à son sujet à l'École théologique de Weston (Pères jésuites), à Cambridge (Massachusetts). Enfin, dans les discussions de l'*English Language Liturgical Consultation*, j'ai beaucoup appris sur le lectionnaire préparé par le *Joint Liturgical Group* de Grande-Bretagne. Le précédent président de la *Societas*, Donald Gray, chanoine de l'abbaye de Westminster, m'a aussi grandement aidé à cet égard, surtout en prenant part à la révision du *Common Lectionary* par la *Consultation* (nord-américaine) *on Common Texts*.

Pour alléger la présente communication, je ferai usage de désignations abrégées. Les quatre systèmes de lectionnaire auxquels je vais principalement me référer sont, en premier lieu celui de l'Église catholique romaine publié en 1969 sous le nom d'*Ordo Lectionum Missae* : je l'appellerai simplement « romain ». Le système œcuménique qui en dérive, le *Common Lectionary*, sera appelé « commun », tandis que j'appellerai « britannique » la publication britannique de 1967. En me référant aux publications récentes des Églises luthériennes allemandes, à savoir le *Lektionar für evangelisch-lutherische Kirchen und Gemeinden* (1978) et le *Peri-*

kopenbuch zur Ordnung der Predigttexte (1978), j'emploierai le qualificatif « allemand ».

La table de la Parole

Je voudrais maintenant prendre comme point de départ le document et le paragraphe même où a commencé, directement ou indirectement, une si grande part de la réforme actuelle du lectionnaire et de son renouveau, à savoir le n° 51 de *Sacrosanctum Concilium*, la constitution sur la Sainte Liturgie, adoptée par le deuxième concile du Vatican le 4 décembre 1963. En voici les paroles décisives :

« Pour présenter aux fidèles avec plus de richesse la table de la parole de Dieu, on ouvrira plus largement les trésors bibliques, en sorte que, dans un nombre d'années déterminé, on lise au peuple la partie la plus importante des Saintes Écritures. »

Ceci a été répété en 1969 dans l'*Instruction générale sur le Missel romain* et depuis, placé dans un contexte eucharistique par l'*Introduction* à la deuxième édition du *Lectionnaire de la messe* (1981), qui s'exprime ainsi :

« L'Église est nourrie spirituellement à l'une et l'autre table : à l'une elle grandit en sagesse, à l'autre en sainteté. Dans la Parole de Dieu l'Alliance avec Dieu est annoncée, dans l'Eucharistie la nouvelle et éternelle Alliance est renouvelée. Ici, l'histoire du salut est évoquée par le son des paroles, là cette même histoire est manifestée dans les signes sacramentels de la liturgie... Donc la célébration de la Messe, dans laquelle la Parole est entendue et l'Eucharistie est offerte et reçue, constitue un seul acte du culte divin, par lequel est offert à Dieu le sacrifice de louange, et est procuré à l'homme la plénitude de la rédemption¹. »

1. *Ordo Lectionum Missae*, 2^e édition typique (1981), n° 10, Kaczynski, *Enchiridion II*, 4066.

L'Instruction générale de la première édition du Lectionnaire romain (1969) nous donne une claire définition de son but :

« Selon l'intention du concile Vatican II, le but du Lectionnaire est avant tout pastoral. Dans ce but, non seulement les principes sur lesquels le nouveau Lectionnaire s'appuie, mais le choix des textes proposés ci-après ont été longuement discutés et perfectionnés avec l'aide d'un grand nombre d'experts du monde entier : experts en exégèse, en pastorale, en catéchétique et en liturgie² »

Je commence par ces documents romains, non parce qu'ils seraient nécessairement normatifs pour tous les chrétiens — après tout, je suis calviniste —, mais simplement parce qu'ils expriment si bien tant de réformes qui étaient en train de se faire dans tant de nos communions juste à la même époque, en cette deuxième partie du 20^e siècle, et aussi parce que certains de leurs accents méritent notre attention pour notre examen comparé d'au moins quatre systèmes de lectures. Parmi ces accents œcuméniques, il faut remarquer surtout l'expression « table de la Parole », avec ce qu'elle implique pour l'unité entre la Parole et l'Eucharistie. Un ami jésuite de Boston me dit que cette phrase a plu à la fois à Thomas A Kempis et à saint Ignace. Pour un savant protestant comme moi, ceci est un grand réconfort. En second lieu est à relever le souci de l'Instruction pour l'effet pastoral du Lectionnaire. Sûrement nous ne nous trompons pas en voyant dans ces endroits un écho intentionnel de la préoccupation évangélique et johannique du rapport entre l'unité (la table de la Parole et de l'Eucharistie) et la mission (la dimension pastorale *ad extra*). J'y reviendrai plus loin.

Voici maintenant de quelle manière je vais procéder à l'analyse comparative des principes et des problèmes

2. *Ordo Lectionum Missae*, 1^{re} édition typique (1969), Kaczynski, *Enchiridion* I, 1869.

d'un ensemble de lectionnaires contemporains. En premier lieu je décrirai dans sa structure ce que chaque lectionnaire fait ou cherche à faire dans le contexte ecclésial qui est le sien. Pour cela je tiendrai compte des différents rôles (il y en a six) qu'un lectionnaire remplit dans la vie et le culte de sa communauté, de façon aussi détaillée que le temps qui nous est alloué le permet. C'est seulement ensuite que j'analyserai les principes et les pratiques des quatre systèmes considérés, à savoir le romain, le commun, le britannique et l'allemand. Ainsi, en ce sens, on peut dire que l'approche adoptée est d'abord structuraliste et qu'elle n'est analytique qu'en second lieu.

Une autre manière de dire la même chose consisterait à mettre en contraste une méthode inductive et une méthode déductive. De façon déductive on irait des principes invoqués lors de l'établissement de ces divers lectionnaires à l'examen comparé de ces lectionnaires et à leur évaluation. Mon propos est de procéder de façon inductive, en faisant usage des six rôles des lectionnaires, sans entrer dès le début dans leur évaluation ni dans des considérations historiques. C'est seulement ensuite, dans la deuxième partie de cet exposé, que je chercherai à mesurer comment, et jusqu'à quel point, chacun des systèmes considérés met en œuvre ces six fonctions. Ainsi ma démarche sera principalement inductive plutôt que déductive.

Une telle option méthodologique vise à remplir, de la façon la plus honnête possible, la tâche de comparaison qui m'a été confiée par le conseil de la *Societas*, et en même temps à encourager nos échanges et notre ouverture d'esprit à des options diverses dans le domaine des réformes liturgiques, spécialement en des jours de large réflexion sur Bible et Liturgie.

TYPOLOGIE DES FONCTIONS DU LECTIONNAIRE

Tournons-nous donc maintenant vers les six fonctions exercées par tout lectionnaire, sans oublier que chacun de nous emploie de fait un lectionnaire déterminé. Qu'il s'agisse d'un lectionnaire publié et prescrit par une autorité d'Église, ou au contraire de notre inspiration pastorale personnelle de la semaine, c'est de fait un lectionnaire, qui a ses principes propres de formation et de célébration. De même, qu'il s'agisse d'une simple lecture continue ou semi-continue des livres de la Bible l'un après l'autre (*lectio continua*), comme à la Synagogue ou dans le *Westminster Directory for Worship*³, ou d'une sélection de lectures semaine après semaine, établie par une Église ou par un ministre de la Parole (*lectio selecta*), il y a là un lectionnaire. Comme telle, n'importe laquelle des pratiques que je viens d'évoquer est susceptible d'être examinée selon la méthode décrite ici, même si mon propos porte uniquement sur quatre lectionnaires dont l'un, le lectionnaire « commun » approche actuellement du stade ultime de sa révision.

Voici donc les six fonctions que je propose. En les proposant, je suis d'ailleurs convaincu que des contre-propositions vont être faites au sein de notre assemblée, mais le plus important est que nous soyons aussi complets que possible dans notre compréhension et notre appréciation de n'importe quel système proposé ou défendu par nous. De ce point de vue je suis heureux qu'après mon intervention prenne place celle de mon estimée collègue Marjorie Procter-Smith, ayant pour objet des « Perspectives alternatives »⁴.

3. Document fondamental de la liturgie calviniste de langue anglaise, publié en 1645 (Note du Traducteur).

4. L'exposé de M. Procter-Smith, dont on trouvera l'analyse détaillée ailleurs dans ce numéro, présente, d'un point de vue féministe, des « propositions alternatives » par rapport aux lectionnaires bibliques en usage dans les différentes communions chrétiennes (N. du T.).

En énumérant ces six fonctions, je n'ai l'intention d'établir entre elles aucun ordre d'importance ou de préférence. Je les énumère simplement comme elles viennent à l'esprit, même si la liste comporte quelque chose d'une progression historique, comme on pourra le constater.

Fonction de plénitude et de catéchèse

La première de ces fonctions est déjà suggérée par la puissante description faite par Justin Martyr de la liturgie romaine primitive : « On lit aussi longuement que le temps le permet les mémoires des Apôtres ou les écrits des Prophètes » (*Première Apologie*, 67⁵). Bien plus tard, le *Westminster Directory of Worship* (1645), édicte quelque chose de très semblable :

« Il est requis que tous les livres canoniques soient lus dans l'ordre, afin que le peuple ait meilleure connaissance de l'ensemble des Écritures : en règle générale, on commencera la lecture de l'un et l'autre Testament là où elle s'est arrêtée le dimanche précédent. »

La constitution de Vatican II, au n° 35 : « Dans les célébrations sacrées, on restaurera une lecture de la Sainte Écriture plus abondante, plus variée et mieux adaptée. » Et les Préliminaires de l'*Ordo Lectionum* romain de 1981 : « On a voulu constituer et confectonner un Ordre des lectures unique, riche et complet, en plein accord avec la volonté et les prescriptions du concile. »

On peut en somme qualifier cette première fonction de pleine et catéchétique dans sa forme et son but.

5. PG 6, 449.

Fonction de prédication

On peut dire que la deuxième fonction est celle de la prédication. Ainsi Justin ajoute-t-il : « Lorsque le lecteur a terminé, celui qui préside s'adresse à nous et nous exhorte à imiter les choses splendides que nous avons entendues. » De quelqu'un qui, bien plus tard, a été comme un Père de l'Église, le professeur Karl-Heinrich Bieritz nous rappelle, dans son article des *Studia liturgica* que « pour Luther l'accent était mis sur la prédication... Le lectionnaire pour la messe avait pour motivation principale la prédication, la proclamation qui actualise la Parole. Luther était défavorable à une simple lecture de l'Écriture non suivie d'une prédication »⁶. De cela on peut rapprocher le n° 52 de *Sacrosanctum Concilium* :

« L'homélie par laquelle, au cours de l'année liturgique, on explique à partir du texte sacré les mystères de la foi et les normes de la vie chrétienne, est fortement recommandée comme faisant partie de la liturgie elle-même ; bien plus, aux messes célébrées avec concours du peuple les dimanches et jours de fête de précepte, on ne l'omettra que pour un motif grave ».

Une bonne part de ceci n'aurait pas besoin d'être répété à bien des communautés protestantes, mais il y a l'éclatante exception de ceux des dimanches qui comportent l'Eucharistie (ce qui n'est pas fréquent). En de tels jours, dans ma propre Église presbytérienne, il y aurait, non point un sermon ou une homélie, mais un fragment dévotionnel appelé « méditation de Communion ». Dans le contexte méthodiste de mon enseignement, j'ai plus d'une fois entendu dire : « Puisque nous célébrons la Communion, nous n'avons pas besoin de sermon, n'est-ce pas ? » Et n'y a-t-il pas

6. « The Order of Readings and Sermon Texts for the German Lutheran Church », *Studia liturgica* 21, 1991, 37.

la tradition anglicane, à laquelle on tient beaucoup, du service de huit heures, ne comportant ni sermon ni chants ?

La deuxième fonction du lectionnaire est donc celle de la prédication, même si elle n'est pas toujours observée.

Fonction au regard du temps liturgique

La troisième fonction du lectionnaire est en rapport avec les fêtes et les temps liturgiques. Là se trouve, selon toute probabilité, l'origine de la *lectio selecta* comme l'un des principes constitutifs de la formation des lectionnaires. Il suffit ici de penser à la remarque d'Égérie à propos du fait que, dans les lieux qu'elle visite, « les psaumes et les antiphones qu'ils emploient sont toujours appropriés... Tout est adapté, approprié et en rapport à ce qu'on accomplit⁷ ». En lisant la présentation de l'*Ordo* allemand par le professeur Bieritz, on constate à nouveau le sérieux de Luther en ce qui concerne le rapport entre le lectionnaire et le calendrier, sérieux qui était moins net chez les calvinistes du 16^e siècle, et encore moins chez les puritains du 17^e.

Ceci rend d'autant plus notable un développement qui s'est effectué récemment dans les Églises protestantes et les Églises libres d'Amérique du Nord, et qui est peut-être vrai également pour la Grande-Bretagne. Je veux parler de l'usage, qui va croissant en ces Églises, du calendrier christologique classique, au cours de l'année, de l'Avent à la Pentecôte et à la Trinité. Il y a là, naturellement, un développement heureux, même s'il n'est pas du tout consonant avec l'arrière-plan puritain de beaucoup de ces Églises. Chose curieuse, ces fêtes et saisons sont entrées en usage sans qu'on se demande comment elles étaient célébrées

7. Cf. Égérie, *Journal de voyage*, éd. P. Maraval (Sources chrétiennes, 296), Paris, 1982, *passim*.

dans les lectionnaires classiques. Ainsi a été rompu le lien traditionnel entre lectionnaire et calendrier. Il est heureux que l'importance d'un tel lien nous ait été rappelée par le livre fondamental de Thomas Talley sur *Les Origines de l'année liturgique*⁸.

Autre témoignage du rapport intime entre lectionnaire et calendrier : le sérieux avec lequel le *Joint Liturgical Group* britannique, pour préparer un cycle de lectures sur deux ans, à base trinitaire, a estimé nécessaire de retravailler le calendrier traditionnel, comme le chanoine Gray le montre dans son article des *Studia Liturgica*⁹.

Fonction saisonnière et culturelle

La quatrième fonction d'un lectionnaire est un peu plus difficile à exprimer de façon précise. Elle concerne la manière dont les lectures de la Sainte Écriture faites au cours de l'année sont également déterminées par des réalités culturelles, climatiques, saisonnières ou ethniques.

Naturellement, le débat au sujet des origines de Noël et de l'Épiphanie a toujours tourné autour de ce problème, mais ce débat a reçu des éléments nouveaux de la part du professeur Talley¹⁰. En outre, la refonte du calendrier par le *Joint Liturgical Group* a cherché à répondre pour le présent à la question du commencement et de la fin de l'année liturgique¹¹. En Amérique, le dimanche mondial de la Communion (premier dimanche d'octobre) fait quelque chose d'analogue, sans

8. New York, 1986. Traduction française, collection « Liturgie », Paris, 1990.

9. « The Contribution of the Joint Liturgical Group to the Search for an Ecumenical Lectionary », *Studia Liturgica* 21, 1991, 31-36.

10. Cf. ci-dessus, note 8.

11. Cette proposition britannique d'aménagement de l'année liturgique a été présentée par John Gunstone, « Problèmes contemporains du temps liturgique : calendrier et lectionnaire » (congrès de la *Societas* à Paris), LMD 148, 1981, 44-46 (N. du T.).

qu'il y ait là un rapport avec la célébration eucharistique de Calvin à Genève, au dernier dimanche de septembre ¹².

On trouvera une documentation analogue dans la communication de John Gunstone lors du congrès de la *Societas* à Paris en 1981, dans lequel il discutait « des rythmes dans lesquels la plupart des gens passent leur vie, et l'effet que ces rythmes peuvent avoir sur les observances liturgiques » ¹³. Il ajoutait : « Les rythmes de la vie contemporaine, pour la majorité des Anglais, sont marqués par les *bank holidays*, les trimestres scolaires et les week-ends ¹⁴. » Cette réalité, observait-il, contredisait sérieusement la logique ecclésiastique du calendrier chrétien traditionnel en ce qu'elle éloignait souvent de nombreux fidèles de leur paroisse aux grandes fêtes de Noël, Pâques et Pentecôte. Ainsi, au moins en Grande-Bretagne, il semble y avoir un élément de contradiction entre la troisième fonction (celle des fêtes et saisons) et la quatrième (celle de la culture et de ses saisons). Bien sûr, le même problème affecte maintenant la fête hebdomadaire, en tout cas en Amérique du Nord, puisque le week-end devient un temps pour le voyage, et le dimanche celui d'une récréation de la journée entière. A cet égard, l'Église catholique romaine a bien fait d'instituer les messes du samedi soir, qui sont souvent les plus fréquentées.

D'un autre point de vue, le fonctionnement calendaire du lectionnaire est rendu problématique à cause de la tendance des observances culturelles ou civiques à déplacer les péricopes aussi bien de la *lectio continua* que de la *lectio selecta*. Gunstone parle des « fêtes aliturgiques » telles que la fête des mères au quatrième dimanche de carême, ou la fête des moissons un dimanche de septembre ¹⁵. Aux États-Unis les pasteurs doivent se battre chaque année avec la fête des mères

12. Cf. Schulz, *Studia Liturgica*, 14, 2-3-4.

13. LMD 148, 40.

14. *Ibid.*

15. LMD 148, 47.

(parfois en concurrence avec la Pentecôte), avec le dimanche du *Memorial Day*, celui du *Thanksgiving* et avec la fête nationale (4 juillet) lorsqu'elle tombe un dimanche.

Derrière cette fonction (ou ce dysfonctionnement) du lectionnaire, on aperçoit une énorme question, à laquelle John Gunstone ne fait allusion que brièvement : la manière dont les juifs, les parents liturgiques de l'Église chrétienne, ont formé fêtes et saisons à partir à la fois du cycle naturel des saisons, de la moisson, du jour et de la nuit, et par ailleurs de l'ordre historique de l'exil et du retour de captivité. Comment l'Église peut-elle s'approprier ce genre de *Haggadah*, étant donné la manière dont elle comprend la Loi et l'Évangile ? Comme Frieder Schulz l'a signalé à notre congrès de Paris, Luther, Calvin et les autres grands réformateurs ont clairement estimé que la liberté évangélique l'emporte techniquement sur des institutions telles que les sabbats et les fêtes¹⁶. Ceci est-il un argument valant pour ou contre la célébration des circonstances civiques, culturelles, saisonnières ou naturelles dans la liturgie ou les lectionnaires ? Le problème est réel. Une solution possible est celle de la Grande-Bretagne, où le calendrier a été modifié assez radicalement tandis qu'on proposait un lectionnaire dont les éléments thématiques et les correspondances entre les lectures pouvaient jouer dans la liturgie et la prédication comme une force de contre-culture.

Fonction liturgique et doxologique

La cinquième fonction du lectionnaire est en rapport avec son contexte immédiat, à savoir la liturgie du jour. C'est ici le lieu de citer une phrase du n° 10 des Préliminaires du nouvel *Ordo Lectionum* romain, que j'avais délibérément omise : « On ne doit donc jamais

16. « Le Temps liturgique dans les Églises de la Réforme », LMD 147, 1981, 95-133.

oublier que la Parole divine lue et annoncée par l'Église dans la liturgie a son but dans le sacrifice de la Nouvelle Alliance et le festin de la grâce, à savoir l'Eucharistie. »

La lecture et la proclamation de la Parole de Dieu ont lieu comme une partie d'un événement temporel, dramatique et communautaire qui est mû par de multiples forces dynamiques de mémoire, d'espérance, de perception esthétique, d'interaction entre les personnes, de traumatismes à l'intérieur de la personne. Il est clair que lire et écouter des péricopes de l'Ancien et du Nouveau Testament dans la liturgie est un événement dramatique, cérémonial, évocateur. A cause de cela, des considérations telles que celles de la qualité de ma proclamation publique, l'apparence des livres saints, la manière dont le pupitre est placé, l'usage de vêtements liturgiques et d'encens, et le rôle complémentaire de la musique ont une portée critique. Malheureusement, tous ces éléments sont mis en danger, ou au moins compromis, par l'usage, dans une grande partie du protestantisme américain, des Bibles individuelles disposées à chaque place, tout comme les « missalets » détournent les fidèles catholiques de l'action eucharistique et de la participation appropriée à celle-ci.

On pourrait exprimer cette fonction d'une autre manière en parlant du caractère doxologique du lectionnaire. Certains l'opposeraient à ce que j'ai appelé l'usage catéchétique ou plénier de l'Écriture dans le culte. Pourtant la liturgie de la Parole dans la veillée pascale semblerait résoudre une telle contradiction. Un problème demeure toutefois : le plein usage de l'Écriture n'invite-t-il pas à de longues lectures, et l'usage doxologique à des péricopes brèves ? Une solution pourrait consister à restaurer l'Office quotidien, avec des lectures plus continues et plus larges de la Sainte Écriture, en réservant l'Eucharistie dominicale pour des passages plus courts et choisis, en relation avec le calendrier et ses fêtes, ou simplement avec la solennité dominicale : théoriquement possible, une solution de

ce genre semble peu réalisable. Une autre voie serait de faire appel à la deuxième fonction du lectionnaire, celle de la prédication. Ce qui veut dire que la prédication, la prédication liturgique, doit être comprise non seulement comme un enseignement — ce qu'il est —, mais aussi comme une proclamation, « la proclamation de la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne ».

C'est ici qu'il faut jouer l'autre côté du sermon sur l'Écriture, à savoir la profession de foi et les prières d'intercession. Chose étonnante, aussi bien dans la liturgie catholique que dans la protestante, ces moments semblent venir mal à propos, alors qu'ils devraient précisément conduire l'homélie à son accomplissement doxologique. Comment y parvenir ? Ce n'est pas ici le lieu d'en parler longuement. Tout ce que je puis dire est que la profession de foi doit être mise en œuvre avec davantage de cérémonie et de musique, et que les intercessions doivent être délivrées, du côté protestant, de ce monologue interminable, à la fois oratoire et clérical, qu'on appelle la « prière pastorale », et du côté catholique, d'effusions indisciplinées : le remède consiste à référer avec soin les demandes au langage et à l'esprit du lectionnaire et de l'homélie. Cela est bien dit au n° 30 des Préliminaires de l'*Ordo* romain de 1981 : « A la lumière de la Parole de Dieu, à laquelle elle répond en quelque sorte, l'assemblée des fidèles prie, en règle générale, pour les nécessités de l'Église universelle et de la communauté locale, pour le salut du monde et pour ceux qu'une difficulté écrase, enfin pour les catégories déterminées de personnes. »

Ce qui peut faire problème dans le fonctionnement doxologique du lectionnaire est qu'il peut en étouffer la fonction kérygmaticque et la fonction de proclamation et, en même temps, subordonner la Parole à la liturgie eucharistique. Les catholiques romains ne voudraient probablement pas répéter une telle évolution, et les protestants ou les anglicans ne voudraient pas non plus courir un tel danger.

Fonction historique et œcuménique

La sixième et dernière de ces fonctions peut être qualifiée de témoignage historique et œcuménique.

Il existe des traditions de lectionnaires tant à *lectio continua* qu'à *lectio selecta*. Il existe des traditions riches et anciennes de l'emploi de certaines lectures pour certaines fêtes, de certaines continuités pour certaines saisons, comme le montre par exemple l'article de Peter Jeffery dans la dernière livraison des *Studia Liturgica*¹⁷. Et Tom Talley nous a alertés sur la signification importante de ce genre de traditions. Ceux qui ont joué un rôle dans la préparation de l'*Ordo* allemand ont clairement veillé à ce que soit conservées les anciennes lectures de la liturgie occidentale, veillé aussi à ce que la continuité demeure vivante, y compris en ce qui concerne l'admirable commentaire musical produit par Jean-Sébastien Bach, dans sa musique d'Église « bien tempérée » pour l'orgue et la voix. Chacun de nous attend certaines lectures en certains temps de l'année. C'est là être conservateur au meilleur sens du mot.

Un autre aspect de cette continuité historique réside dans sa dimension œcuménique. L'Église de Jésus-Christ n'a pas toujours été aussi divisée et fragmentée qu'elle l'est aujourd'hui et qu'elle l'a été depuis trop longtemps. Le lectionnaire a une valeur vitale de demeurer en contact avec ces temps anciens et meilleurs dans lesquels certains textes étaient écoutés de manière « œcuménique », c'est-à-dire « sur toute la terre habitée », ou du moins dans toute la juridiction de l'évêque. La table de la Parole doit être un lieu d'unité et d'accord. Et il se peut qu'en notre temps l'unité à cette table-là soit la voie d'accès à l'unité plus complète

17. « The Sunday Office of Seventh-Century Jerusalem in the Georgian Chant-Book (ladgari). A Preliminary Report », *Studia Liturgica* 21, 1991, 52-75.

à la table de l'Eucharistie. Tel est certainement le témoignage porté par des chrétiens innombrables en des pays où le lectionnaire romain se reflète dans les Églises protestantes et anglicanes en leur usage du lectionnaire commun. De même que la Bible est pour l'Église la source unique et reconnue comme telle de la révélation, puisse son usage liturgique commun devenir un signe de l'unité qu'elle espère.

LES CHOIX DES ÉGLISES

Les fonctions décrites ne s'excluent pas mutuellement, mais, comme je l'ai noté au long de cet exposé, elles ne s'accordent pas toujours bien entre elles. C'est pourquoi tout système de lectionnaire sera probablement toujours le résultat de choix conscients ou inconscients entre ces fonctions. Mais tournons-nous maintenant vers l'aspect analytique et déductif de cet exposé, et voyons comment les principes directeurs des quatre lectionnaires considérés font leur choix et établissent leurs priorités parmi les six fonctions possibles (et probablement essentielles) de tout lectionnaire liturgique.

Les sources que j'utilise sont les suivantes :

Pour le lectionnaire britannique, le recueil d'études du *Joint Liturgical Group* intitulé *The Word in Season*, publié en 1988 sous la direction du chanoine Donald Gray, ainsi que l'introduction au nouveau lectionnaire pour quatre années (1990), préparée par Raymond George et Neville Clark. Enfin l'article de Donald Gray dans le dernier numéro des *Studia Liturgica*¹⁸.

Pour le lectionnaire romain, l'introduction générale au missel romain (1969) et celles des deux éditions du lectionnaire (1969 et 1981), ainsi que les documents du concile Vatican II, en particulier la constitution

18. Cf. ci-dessus, note 9.

Sacrosanctum Concilium. Enfin l'article de Claude Wiéner dans le dernier numéro des *Studia Liturgica* ¹⁹.

Pour le lectionnaire commun, cf. l'article de Hans Boehringer, « The Common Lectionary » *Word and World* 10/1, 1990, 27-32 ; ma propre introduction au *Common Lectionary* (1983), ainsi que mon article dans le dernier numéro des *Studia Liturgica* ²⁰.

Pour le lectionnaire allemand, l'exposé de Frieder Schulz lors de notre congrès de Paris ²¹, ainsi que l'article de Karl-Heinrich Bieritz ²².

Mon propos est maintenant d'examiner ces lectionnaires à la lumière des six fonctions que j'ai énoncées, afin de comprendre les choix effectués par chacun d'eux. En même temps j'entreprendrai une comparaison entre eux et une évaluation, sans avoir le temps de redire ici les principes de ces lectionnaires tels qu'ils ont été analysés dans les *Studia Liturgica*.

Le lectionnaire « britannique »

En ce qui concerne le lectionnaire britannique il faut maintenant tenir compte que son déroulement passe de deux années à quatre. Cela veut dire qu'on a adopté la pratique qui est celle des lectionnaires romain et commun, d'assigner une année à chacun des évangiles, mais sans suivre ceux-ci lorsqu'ils assignent le quatrième évangile aux saisons festives de chacune des trois années. Le lectionnaire britannique a aussi certaines étendues de lecture semi-continue. Par ailleurs, la proposition pour quatre années conserve le principe de relier entre elles les lectures de chaque dimanche,

19. « The Roman Catholic Eucharistic Lectionary », *Studia Liturgica* 21, 1991, 2-13 (cf. également l'ensemble des articles de LMD 166, 1889 (N. du T).

20. « Common Lectionary : Origins, Assumptions and Issues », *Studia Liturgica* 21, 1991, 14-30.

21. Cf. ci-dessus, note 14.

22. « The Order of Readings and Sermon-Texts for the German Lutheran Church », *Studia Liturgica* 21, 1991, 37-51.

étant entendu que « celui qui prêche peut très bien ne prêcher que sur une seule d'entre elles, les autres parlant d'elles-mêmes lors de leur proclamation »²³. Sur ce point, il y a accord avec les autres systèmes, excepté le système allemand qui, avec ses textes pour la prédication, offre en fait une alternative à l'ensemble du système de lectures. De plus, la proposition britannique pour quatre années a délibérément fait place à « des passages plus nombreux au sujet des femmes ».

Comme il est dit dans l'introduction de la proposition pour quatre années, « le cœur du calendrier est la fête... et la fête à son tour engendre la saison ». En outre « le temps ordinaire demeure, au sens le plus profond, temps festif. La raison en est que le dimanche est le rocher permanent sur lequel tout le reste en fin de compte repose²⁴ ». Ceci donne à penser que parmi nos six fonctions, le lectionnaire britannique s'intéresse surtout à la troisième et à la quatrième : aux fêtes et aux saisons, du double point de vue ecclésial et culturel. Il y a une moindre insistance sur la cinquième et la sixième (aspects liturgique, doxologique, historique et œcuménique), du fait spécialement que ce système de lectures s'éloigne jusqu'à un certain point du calendrier traditionnel et ne s'harmonise pas facilement avec les autres systèmes œcuméniquement en usage. Enfin la proposition pour quatre ans constitue un déplacement en direction de la première et de la deuxième fonction, celles de la lecture plénière et catéchétique ainsi que de la prédication, en particulier du fait de son emploi (déjà auparavant) de thèmes et de sa pratique de relier entre elles les lectures.

23. Introduction, 4.

24. *Ibid.*, 9.

Le lectionnaire « romain »

Le lectionnaire romain insiste à un égal degré sur une lecture plénière et sur l'importance de la prédication, spécialement en ce qui concerne l'évangile. Cela résulte aussi d'un large emploi de la lecture semi-continue (emploi que le lectionnaire commun prolonge encore lorsqu'il en applique le principe aux lectures d'Ancien Testament). Le lectionnaire romain s'occupe sérieusement aussi des fêtes d'Église, préférant, pour ces dimanche-là, relier les lectures entre elles, par un lien typologique ou autre. A cause peut-être de son usage international, ce lectionnaire ne semble pas attacher beaucoup d'attention à des considérations culturelles, saisonnières ou ethniques. Tout en étant fort impliqué dans le cadre liturgique et le propos de la liturgie de la Parole, et en préférant des textes assez courts pour les deux premières lectures, il ne craint pas d'avoir des péricopes assez longues pour l'évangile, spécialement en carême, afin d'offrir un appui à un programme de catéchuménat paroissial. Enfin le système romain garde contact avec beaucoup de l'histoire chrétienne, plus peut-être que ne le faisait le système préconciliaire, et, à cause de la relation entre le lectionnaire commun et lui, il est maintenant un document critique sur le plan œcuménique. Comme l'a dit Frédéric McManus dans un rapport au conseil des évêques de l'ICEL, « ceci représente de loin le progrès œcuménique le plus réussi et le plus pratique qui ait eu lieu dans la liturgie chrétienne depuis Vatican II ». Je puis de fait vous rapporter que, lors de la dernière réunion de ce conseil à Washington, réunion à laquelle j'ai assisté et devant laquelle j'ai pris la parole, les évêques (de onze conférences épiscopales de langue anglaise), ont voté d'aborder cette question avec leurs commissions pour l'œcuménisme et pour la liturgie.

Le lectionnaire « commun »

Si nous nous tournons vers le lectionnaire commun, on peut observer qu'il est très engagé dans une disposition à la fois plénière et catéchétique et aussi dans l'importance qu'il attache à une série de textes sur lesquels il soit possible de prêcher. C'est pour cela qu'il est attaché à une lecture semi-continue pour les trois lectures à la fois les dimanches après la Pentecôte, étant donné que, pour une bonne part des protestants qui le pratiquent, lorsque, comme c'est souvent le cas, on ne fait qu'une ou deux lectures, c'est sur elles que va porter le sermon. Cette préoccupation peut aussi être qualifiée de « liturgique et doxologique », mais d'une autre manière que dans les Églises pour lesquelles cela veut dire la Parole et le Sacrement. Dans un pareil contexte, il y a un souci constant de ne pas inclure des péricopes qui pourraient être une source de trouble ou de perplexité si elles étaient lues sans commentaire homilétique (le professeur Bieritz touche ce point dans sa description de l'*Ordo* allemand). Le lectionnaire commun travaille de la même manière que le romain au sujet des fêtes et partage le sérieux de celui-ci pour ce qui est de la signification proprement festive du jour du Seigneur : ceci n'apparaît pas immédiatement en anglais dans l'appellation de « temps ordinaire », mais est tout à fait clair dans le latin *dominica per annum*.

Dans la révision actuellement en cours, le lectionnaire commun est fortement orienté vers l'inclusion de péricopes en rapport avec des préoccupations culturelles, ethniques ou même politiques. Les préoccupations des réviseurs font place aux demandes féministes, ainsi qu'au thème de la libération. Il est possible que, dans sa révision, le lectionnaire commun aille plus loin dans cette direction que tous les autres. Ceci pose de façon croissante la question de savoir si l'attachement, dérivé du lectionnaire romain, à un témoignage historique et

œcuménique, s'en trouvera corrodé. Pour ce motif, les réviseurs envisagent de publier un jeu alternatif de péricopes d'Ancien Testament qui seraient en relation plus étroite avec les listes de lectures des livres romain, épiscopalien et luthérien. Néanmoins, le lectionnaire commun demeure, du moins dans le monde de langue anglaise, l'option la plus œcuménique, du fait qu'il est basé sur le romain et qu'il est maintenant largement en usage en Amérique du Nord, et qu'on envisage de l'adopter en Australie, en Nouvelle Zélande et en Afrique du Sud. Il en sera question à *l'English Language Liturgical Consultation*, qui va se réunir juste après la *Societas*.

Ceux d'entre nous qui travaillent au lectionnaire commun craignent que les préoccupations ci-dessus ne diminuent dans ce lectionnaire sa sensibilité à la liturgie et sa fonction liturgique. Comme je l'ai noté plus haut, cette difficulté se complique du fait que le lectionnaire est largement répandu dans des Églises dont la liturgie est dans une large mesure non eucharistique, et dont la discipline permet à celui qui prêche de choisir parmi les lectures d'un dimanche particulier celle qu'il va proclamer. Quant à savoir si une telle liturgie est doxologique (selon ma typologie à six termes), il y aurait tout un ensemble de définitions et d'approches différentes qui appelleraient une réflexion du même genre que celle du présent congrès.

Le lectionnaire allemand

En me tournant vers l'*Ordo* allemand, je confesse à nouveau que les données sur lesquelles se base mon travail sont peut-être insuffisantes. A ce qu'il me semble, la combinaison d'un lectionnaire sur un an avec six années de textes pour la prédication offre assurément une plénitude de contenu catéchétique et homilétique. On peut en revanche se demander, comme le suggère le professeur Bieritz lui-même, si d'une part les textes pour la prédication ne sont pas trop complexes, et si,

d'autre part, un lectionnaire non-homilétique sur une seule année est pastoralement suffisant en un temps de grande ignorance de l'Écriture. Il est clair que le souci d'avoir des textes appropriés aux temps liturgiques est mis en avant par Luther, ce qui donne déjà à l'*Ordo* des attaches historiques et œcuméniques. Le fait qu'on ait prévu des « propres de semaine » (*Wochenspruch*) intensifie cet aspect du lectionnaire et des textes pour la prédication, et naturellement cela donne aussi une force plus grande à la prédication. Le professeur Bieritz fait état d'un phénomène éditorial analogue à celui que nous constatons en Amérique du Nord depuis la publication du lectionnaire commun : « les éditeurs religieux ont fait paraître un flot d'aides à la prédication... Il en résulte que l'*Ordo* des textes pour la prédication est mis en application et que son usage est établi non par la loi ecclésiastique mais par le *marketing* »²⁵.

De même que le *marketing* donne force à une manière particulière de prêcher dont il a été délibérément décidé qu'elle ne se référerait pas aux orientations plus larges et internationales du lectionnaire romain ou du lectionnaire commun, on peut réfléchir aux connexions œcuméniques, sinon historiques, de l'*Ordo*. De ce point de vue il est intéressant de noter qu'il a maintenant ajouté pour chaque semaine une péricope d'Ancien Testament. L'observation de Bieritz à ce propos est théologiquement fort suggestive, et elle mérite l'attention de ceux qui travaillent à d'autres lectionnaires : « on pourra découvrir que la relation de l'Ancien Testament aux lectures du Nouveau n'est pas simplement celle qui existe entre la prophétie et son accomplissement, mais qu'elles font voir ensemble un réel contraste entre les attentes »²⁶.

En ce qui concerne les fonctions liturgiques et doxologique je dois confesser plus d'intérêt que de connaissances sur la manière dont les modèles eucharistique

25. Article cité, 48.

26. Article cité, 42.

ou non eucharistique opèrent par rapport aux lectures faites à l'autel ou en chaire. Bieritz cite à ce sujet H. Henche :

« L'une et l'autre série de leçons (I et II, textes pour la prédication) sont plus que de simples textes pour le sermon. Ce sont les « lectures de table pour la célébration de la Cène du Seigneur ». Les développements liturgiques des années récentes sont en rapport avec la restauration de l'eucharistie dans le service dominical (*Hauptgottesdienst*)²⁷. »

A considérer la quatrième fonction, culturelle et ethnique, il apparaît, selon le professeur Schulz, que se font sentir de nombreuses pressions dont les réviseurs du lectionnaire commun ont l'expérience. Il est utile de citer ici la conclusion de l'exposé de Schulz à Paris :

« L'exposé a ainsi conduit jusqu'aux frontières de l'époque actuelle. A côté des acquis considérés comme stables s'annoncent déjà des mouvements et des expériences nouvelles. Le "temps de Dieu" devient "contre-temps" : l'aspect contemporain fait valoir ses droits ; du temps organisé par l'Église (*Kirchenjahr*) on passe au temps déterminé par les événements (*Kasus-Jahr*) ; la régularité de la célébration fait place à l'impulsion spontanée du moment ; l'anamnèse de la Tradition s'efface devant l'action qui donne force à l'avenir.

Mais au milieu du *Sturm und Drang* d'une poussée apparemment anti-liturgique, de nouvelles expériences du temps se font jour : les temps libres et les temps de vacances invitent à la méditation et à la célébration ; des jours d'assemblée paroissiale et de rassemblement d'Église mènent les gens à fêter la libération ; le chemin de la vigile pascale a été redécouvert et culmine dans le banquet messianique à la table du Seigneur, une initiation à l'« aujourd'hui » de Dieu²⁸. »

27. Article cité, 49, se référant à H. Henche, « Erste Erfahrungen mit der Perikopenrevision », *Jahrbuch für Liturgik und Hymnologie* 28, 1984, 69.

28. LMD 147, 132-133.

Vers une Table abondante, une et pastorale

Avec ces paroles d'allure prophétique il me faut conclure cette comparaison et cette évaluation de nos quatre systèmes de lectures. La conclusion peut paraître ne pas en être une, mais cela est délibéré de ma part. De façon générale il ressort de ma présentation que, de même que les lectionnaires fonctionnent de manières diverses, il est probable que le système de lectures parfait n'existe pas et n'existera jamais. Ceci s'accorde avec une des affirmations du préambule de la constitution conciliaire, à savoir que « dans son essence l'Église est à la fois humaine et divine ». Une autre tradition théologique disait la même chose avec son théologoumenon *Ecclesia reformata semper reformanda est*.

Un autre de mes buts a été d'offrir une manière de penser qui tienne compte des besoins et de la sagesse de diverses traditions sans prendre pour autant une attitude polémique. Il est à espérer qu'une telle méthode permettra une diversité d'approches et de solutions à la question critique de savoir comment pour le mieux (ou simplement mieux) présenter la table de la Parole à la famille de Dieu de cette manière « abondante » et « pastorale » dont parlent les documents romains.

Par mode de conclusion, je voudrais par conséquent revenir aux fécondes paroles de *Sacrosanctum Concilium* par lesquelles j'ai commencé. J'espère qu'après mon panorama sur la manière dont les quatre systèmes de lectures fonctionnent, vous serez d'accord avec moi pour estimer que ces paroles ont vraiment été prophétiques. Dans ces dernières décennies, l'Église universelle a fait de grands pas en avant dans la direction d'un usage « plus abondant » de l'Écriture dans la liturgie, même si c'est de manières diverses. Pour cette table-ci, la « table de la Parole », il y a déjà une mesure

d'unité et de cohérence plus grande que beaucoup d'entre nous n'auraient jamais rêvé, il y a vingt-cinq ans, que cela pût jamais devenir possible. A travers l'Amérique du Nord, par exemple, prêtres, pasteurs et ministres se réunissent régulièrement au plan local pour préparer ensemble leurs homélies. Naturellement ceci est dû pour une large part à l'heureuse convergence entre le lectionnaire romain et le lectionnaire commun. Pour cette raison au moins j'espère que l'Église catholique romaine entreprendra d'étudier avec soin le lectionnaire commun tel qu'il est actuellement en voie de révision, dans l'espoir qu'après des échanges scientifiques et œcuméniques, il pourrait être possible que ce système de lectures obtienne en quelque façon une approbation officielle, soit de la part de la Curie romaine soit par une décision des Conférences des évêques.

Toujours par mode de conclusion, je voudrais souligner l'insistance de la constitution conciliaire sur la fonction pastorale du lectionnaire. Et par pastoral je n'entends pas seulement la *cura animarum* et la construction de l'Église, mais aussi le rôle qu'a l'Église d'évangéliser et d'être missionnaire dans le monde, ce qui a fait l'objet de nos préoccupations lors de notre dernier congrès à York, sous la présidence du chanoine Donald Gray. L'Église se regarde comme pasteur et berger pour l'humanité, envoyée au monde selon la parole du Seigneur, pour « paître mes brebis ». Paître ainsi commence avec la table de la Parole. Comme il est dit en Romains 10 : « comment croire sans d'abord l'entendre ?... Ainsi la foi naît de la prédication, et de cette prédication la Parole du Christ est l'instrument ».

La fonction finale — la septième — de tous nos lectionnaires consiste en cette proclamation publique du Christ. Telle est l'ultime dimension pastorale des lectionnaires. L'idéal est donc qu'ils soient et veuillent être « unique, riche et plénier ». Ainsi saint Paul, dans l'épître aux Colossiens, parle-t-il à la fois la même langue que *Sacrosanctum Concilium* 51 et la vérité sous-

jacente à ce texte, ainsi qu'à tous nos efforts présents et futurs :

« Que leurs cœurs en soient stimulés et qu'étroitement rapprochés dans l'amour, ils parviennent au plein épanouissement de l'intelligence qui leur fera pénétrer le mystère de Dieu, dans lequel se trouvent, cachés, tous les trésors de la sagesse et de la connaissance²⁹. »

Horace ALLEN

29. Col. 2, 2-3.